

I<sup>re</sup> SÉANCE GÉNÉRALE

*Dimanche 4 septembre, à 2 heures après-midi.*

---

**DISCOURS D'OUVERTURE**

de M. J.-J. GOURD

Président du Congrès.

Mesdames, Messieurs,

Nous devons à nos collègues de Paris une bien précieuse initiative.

C'était quelques mois avant la dernière exposition universelle. De tous les pays, de toutes les sociétés, de tous les centres de travail, on se préparait à des rencontres qu'on espérait profitables. L'industrie, le commerce, les beaux-arts allaient confronter leurs meilleures œuvres. On projetait de nouveaux congrès entre représentants des mêmes intérêts matériels, ainsi que des mêmes causes morales et sociales. Les diverses sciences allaient avoir les leurs. Et, dans ce mouvement général, la psychologie ne restait point en arrière. Elle s'était bien trouvée de ses réunions précédentes, tenues à Paris, à Londres, à Munich, et elle songeait à convoquer une quatrième fois ses représentants. Seule, la philosophie, la philosophie proprement dite, la mère de la psychologie et de toutes les sciences, pouvait hésiter, parce que, jusqu'alors, elle n'avait rien tenté...

Avait-elle donc perdu tout entrain, toute confiance en elle-même, tout besoin de faire preuve de vitalité? En était-elle venue à ne demander qu'à se laisser vivre... ou mourir, indolente, résignée, au sein d'illusions de jour en jour plus chancelantes, incapable d'affronter la publicité des discussions et d'en tirer profit? C'est bien ce qu'on avait dit autour d'elle, et on le répétait machinalement avec la tranquillité que donne la chose jugée... Mais, s'il y avait chose jugée, il y avait chose mal jugée, et il suffisait d'ouvrir les yeux pour s'en apercevoir.

Mourante, la philosophie! Mais jamais, au contraire, elle n'avait

vécu plus largement, plus intensément; jamais elle n'avait produit un aussi grand nombre de travaux variés et profonds; jamais elle n'avait connu plus d'audaces pour renouveler et résoudre ses terribles questions. — Elle avait souffert, sans doute: le mauvais vouloir, le dédain même, des sciences particulières, aisément incompréhensives, lui avaient nui dans l'opinion publique mal informée des solidarités intellectuelles. D'autre part, la sécession de la psychologie, menée avec grand fracas, avait pu lui faire croire que la seule partie résistante de son domaine, déjà plusieurs fois restreint, venait de lui échapper. Mais elle s'était vite relevée, et déjà elle retirait largement les bénéfices de son épreuve. — Peut-être aussi manquait-elle de netteté dans son orientation; peut-être les grandes écoles, dont la symétrie réjouit l'œil de l'historien, lui faisaient-elles défaut; peut-être traversait-elle comme une période mal ordonnée de démocratie, disons même d'anarchie. Mais, en revanche, que de spontanités fécondes, que d'idées d'avenir, que de mouvement et de richesse dans son évolution! Nous ne voulons déprécier aucune époque, cependant nous croyons pouvoir dire que la philosophie achevait le siècle avec des ressources qu'elle n'avait eues ni au commencement, ni plus tard.

Seulement on lui avait tenu avec tant d'insistance un autre langage, qu'elle avait fini, elle, audacieuse au dedans, par se faire timide au dehors; elle, qui marchait à grands pas vers ses destinées, par s'effacer humblement devant ses rivales. Elle avait aussi fini par croire — cela encore on le lui avait si souvent répété! — que les philosophes sont insociables, que chacun d'eux vit en lui-même et pour lui-même, qu'ils ne se lisent pas réciproquement, en tout cas qu'ils ne tiennent pas compte les uns des autres, et elle les laissait dans leur isolement. S'ils en sentaient trop vivement le poids, ils se glissaient dans un congrès de psychologie, où on les accueillait bien assurément, mais où ils ne se sentaient pas tout à fait chez eux,... et c'était tout. — Eh bien, honneur et merci à ceux qui surent vouloir davantage! Grâce à leurs démarches, à leur savoir-faire, à leur dévouement, nous avons eu en 1900 un congrès à nous, et un congrès qui a si bien réussi qu'on a songé aussitôt à lui donner un successeur.

La réussite du premier congrès, oui, parlons-en.

Sans doute, il ne nous a pas fourni l'occasion de prendre en commun d'importantes résolutions d'ordre pratique. Cependant, je n'hésite pas à dire que, même dans cet ordre, il a eu son utilité. — Les discussions qu'il a provoquées sur l'enseignement de la philosophie,

soit dans l'instruction secondaire, soit dans l'instruction supérieure, n'ont certes pas été sans portée, et, si elles n'ont pas abouti à un vœu, je ne doute pas que, dans le cas d'une nouvelle étude sur cet enseignement, les autorités scolaires n'eussent profité à les consulter. — La question de la langue auxiliaire internationale a été aussi abordée, et on a pu voir la sympathie des philosophes pour une idée qui gagne tous les jours du terrain dans le grand public. On aurait pu s'en douter, il est vrai, car cette idée est en harmonie avec l'esprit universaliste qui les inspire; mais le congrès nous a permis d'émettre un vœu précis en sa faveur, et de déléguer au comité chargé de la réaliser un homme que sa science et son activité mettent au premier rang dans cette œuvre. — Enfin la question si urgente du langage philosophique a donné lieu non seulement à un utile échange de vues, mais encore à une entreprise importante. La Société française de philosophie, issue elle-même du congrès, s'est chargée, avec l'aide des philosophes étrangers qui veulent bien y prendre part, d'élaborer un dictionnaire où le sens des mots philosophiques sera fixé d'après l'usage et les convenances logiques. Ce n'est pas la première fois qu'on l'essaye, mais les tentatives précédentes étaient individuelles; celle-ci est en une large mesure collective, et revêt par cela même une autorité supérieure. Déjà le travail est avancé, nous en aurons des nouvelles de la bouche même de celui qui y consacre ses éminentes qualités. — Ces résultats, Messieurs, devaient être rappelés; ils ont une valeur indiscutable; ils suffiraient à prouver la réussite du congrès.

Je n'hésite pas non plus à dire qu'il nous a été profitable directement, pour nos études philosophiques elles-mêmes. En particulier, il nous a fourni un supplément d'informations sur la nature et la valeur des divers travaux de notre époque. Certes, nous n'en sommes plus aux temps où les livres étaient rares, ou difficiles à consulter. Ils sont abondants, ils sont aisément à notre portée. Ils le sont même beaucoup trop, et notre richesse tournerait vite au désastre. Il y a tant à lire qu'on ne peut tout lire, et que, de découragement, on finirait par ne rien lire. Heureusement nos revues, nos excellentes revues, sont là pour nous tenir en éveil, pour nous rappeler que nos collègues travaillent, que d'importantes idées sont mises en circulation, et pour nous en faciliter la connaissance. Mais les revues elles-mêmes ne suffisent pas. Elles atténuent les inconvénients de la surproduction, sans les supprimer. Dans la lumière uniforme qu'elles répandent, rien ne ressort bien nettement. On passe d'un

ouvrage à un autre, d'une idée à une autre, avec une sorte d'indifférence et sans avoir saisi l'élément caractéristique, original, qui devrait agir fortement sur notre esprit. Je ne me permettrai pas d'ajouter que les comptes rendus nous renseignent peut-être inexactement. Pourtant quel auteur n'a pas eu à s'en plaindre ? On sait combien nous comprenons mal les philosophes devenus classiques, alors même que nous les étudions avec soin depuis longtemps ; à plus forte raison, nos pauvres contemporains, envers qui on ne se croit pas obligé aux mêmes efforts d'attention. Il faut donc quelque chose qui soit à la revue ce que la revue est au livre. Et ce sont les congrès. Ceux qui ont assisté à celui de Paris ont pu s'en convaincre. De la discussion qui a suivi les diverses communications, des communications elles-mêmes directement apportées par leurs auteurs, avec l'influence mystérieusement agissante de la personnalité, et aussi des libres conversations qu'a suscitées l'atmosphère de nos préoccupations communes, une lumière et une force se sont dégagées. Pour ma part, je puis dire que, dès ce moment, je n'ai cessé d'avoir présentes à l'esprit des idées, dont jusque-là je n'avais été que vaguement informé, et dont je n'avais pas tenu compte dans mes réflexions.

Mais ce qui a fait surtout la réussite de ce premier congrès, c'est qu'il nous a donné le sentiment si bienfaisant de notre société, en quelque sorte de notre famille, à nous philosophes.

J'ai parlé des idées qui régnaient autour de nous, et même parmi nous, sur notre insociabilité : elles ne sont pas sans fondement. En réalité, que d'obstacles à notre sentiment familial ! — Je veux bien croire que la diversité des nations n'y est pour rien, car les philosophes ne seraient pas des philosophes, dans le sens antique et moderne du mot, s'ils partageaient sur ce point les passions des foules grossières et aveugles. Esprits compréhensifs, attentifs à tous les ordres de valeur, ils savent faire la part des intérêts inférieurs, ils reconnaissent la légitimité des sentiments instinctifs, et surtout ils glorifient l'honneur, l'élargissement des affections, le dévouement, partout où ils les rencontrent. Mais ils savent aussi que la nation n'est pas la seule forme supérieure de la vie sociale ; que des patries intellectuelles s'étendent au travers des patries politiques ; et que les unes ne valent que dans les limites des autres. De fait, l'amour propre national a rarement divisé les philosophes. Les Allemands, par exemple, se sont ouvertement inspirés de Descartes, comme les Français de Leibniz et de Kant. Pour nous tous, ce sont des ancêtres communs, et il nous plaît de nous rapprocher dans

un même sentiment de vénération à leur égard. — Mais d'autres diversités ne sont pas aussi inoffensives : ainsi celle des religions. Les théories physiques, ou astronomiques, ou archéologiques, des savants catholiques, par exemple, ne tiennent que de très loin, ou même ne tiennent pas du tout, à leur doctrine religieuse. Au contraire, leurs idées philosophiques sont en étroit rapport avec elle. Par conséquent, il est difficile de réaliser ici la séparation des deux hommes que Taine a proposée dans une page bien connue. Le philosophe garde toujours, consciemment ou inconsciemment, les préoccupations de l'homme religieux, et ces préoccupations, qui certainement influencent les conclusions philosophiques (je ne dis pas : qui les commandent), peuvent faire reporter sur les partisans des conclusions contraires les sentiments peu fraternels issus de la diversité religieuse. — Et la simple diversité des doctrines philosophiques, la tiendrons-nous pour indifférente à cet égard ? Car enfin, malgré l'anarchie et la confusion dont j'ai parlé, qui tendent à faire disparaître les grandes divisions d'autrefois, il y a pourtant entre nous des oppositions d'attitude, d'orientation générale, même des oppositions irréductibles. Et comment ne pas éprouver un peu d'impatience, d'irritation même à l'égard de ceux qui adoptent des partis pris directement contraires aux nôtres ? Comment ne pas être poussé plus qu'il ne le faudrait, passez-moi l'expression, à faire bande à part ?

Contre ces causes d'isolement ou de désunion, il importe de prendre des mesures. Et, certes, la philosophie ne nous laisse pas désarmés. Elle nous apprend que les idées personnelles, aussi divergentes qu'elles soient, proviennent en définitive d'un esprit commun, qui se manifeste même dans l'étude des questions sortant du domaine strict de la philosophie. Elle nous apprend que leur importance, aussi grande qu'elle nous apparaisse, est moins grande, en somme, que celle de la haute vie intellectuelle qu'elles contribuent toutes à alimenter. Elle nous apprend qu'elles ne sont, dans leurs conséquences pratiques, ni tout à fait mauvaises ni tout à fait bonnes ; que nous ne devons, à cet égard, ni trop nous y confier, ni trop nous en effrayer ; et que, si elles tiennent de très près à la religion, par exemple, elles y tiennent de moins près pourtant que la communion dans la vie libre de l'esprit, que le respect, que l'acceptation généreuse et confiante, de toute sincérité, que la société de l'amour enfin, — cette société fondée, on l'oublie trop, non sur des uniformités insipides ou déprimantes, mais sur ce que les personnalités manifestent d'irréductible

et d'original. Oui, la philosophie nous apprend cela, mais ce n'est pas tout de le savoir, il faut s'en pénétrer, il faut le vivre. Et comment y parvenir sans un exercice judicieux au sein de circonstances qui invitent les personnalités à se rapprocher, tout en restant fidèles à elles-mêmes? — Eh bien, Messieurs, ce sont de telles circonstances, des circonstances favorables à la pratique de ce que nous apprend la philosophie, que le premier congrès a excellé à nous offrir.

Les organisateurs du deuxième congrès tiennent à vous les offrir à leur tour. Ce serait leur plus vif désir que ceux qui y prendront part en rapportent un sentiment plus profond de leur confraternité intellectuelle. Et par conséquent vous ne vous étonnerez pas si je prononce en ce moment des paroles qui conviennent particulièrement à une réunion de famille.

Paroles de regrets, d'abord, en pensant à nos morts. Pendant ces quatre années, nous avons perdu plusieurs des hommes qui étaient notre lumière et qui faisaient notre gloire. Je n'en donnerai pas la liste : je craindrais d'en oublier inopportunément quelques-uns. Mais qu'il me soit permis de m'écrier en votre nom : à la mémoire de Herbert Spencer et de Charles Renouvier, nos hommages reconnaissants ! — A la mémoire de Spencer qui a répandu une vie intense dans nos études ; qui a considérablement accru le nombre des partisans, je dirai aussi des amis sans le savoir, de la philosophie ; qui lui a donné conscience de son rôle toujours actif et partout présent ! — A la mémoire de Renouvier qui lui a communiqué la haine de l'équivoque, le besoin de rigueur dialectique, et aussi la hauteur morale de son caractère !

Paroles de respect, ensuite, en pensant à nos doyens. Nous avons la joie de posséder l'un d'eux au milieu de nous, le plus âgé, je crois, et dans un moment nous entendrons sa parole toujours entraînant, toujours fortement pensée, toujours... jeune. Nous aimerions avoir tous les autres avec lui pour leur témoigner notre vénération, et les prier de nous excuser si nous avons mis entre eux et nous des différences doctrinales qui les étonnent sans doute. Elles sont réelles, ces différences, elles sont graves peut-être sur certains points, mais elles ne nous empêchent pas de faire notre devoir, comme ils l'ont fait eux-mêmes, à l'égard de la tradition philosophique, qui reste le soutien le plus sûr de la spéculation personnelle.

Paroles de félicitations, aussi, en pensant à nos jeunes. Non, le flambeau des chercheurs ne s'éteindra pas faute de bras pour l'agiter. Nous avons trouvé autour de nous des ardeurs, des enthousiasmes,

en même temps que des capacités de bon augure. « J'ai tant aimé les sciences », disait plein d'émotion Sainte-Claire Deville à Pasteur, jeune encore, lorsque celui-ci le mettait au courant de ses étonnantes expériences. Nous pouvons éprouver une émotion pareille, nous qui « avons tant aimé la philosophie », et qui commençons à sentir diminuer en nous l'énergie féconde pour le travail, lorsque nous nous trouvons en contact avec les jeunes pensées qui s'exercent et dont beaucoup sont déjà si originales et si fortes.

Paroles de bienvenue et de remerciements, enfin, en pensant à vous tous, Mesdames et Messieurs, qui avez répondu à notre appel. Cette ville, que la Commission internationale permanente a bien voulu choisir comme siège du deuxième congrès, a été, comme on l'a dit, la capitale d'une idée ; elle a eu dans son histoire de violents partis pris, elle en a encore aujourd'hui, et elle s'en honore. Mais elle sait ce qu'il faut savoir de nos jours ; elle aime tout ce qui élève et agrandit l'esprit ; elle est largement ouverte à l'examen de toutes les idées. Son cœur est avec vous. Puisse la réception que vous ont préparée ses représentants, autorités et philosophes, aidés de nombreuses bonnes volontés, ne pas rester trop au-dessous de ses désirs !

---